



CHRISTIAN TÉTREULT

Sarah et moi

ROMAN

Sarah et moi

ROMAN

Édition : François Couture
Infographie : Johanne Lemay
Correction : Céline Vangheluwe et Ginette Choinière

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tétrault, Christian, 1954-

Sarah et moi

ISBN 978-2-7619-4589-9

I. Titre.

PS8639.E89S27 2016 C843'.6 C2016-940708-X
PS9639.E89S27 2016

08-16

Imprimé au Canada

© 2016, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-4589-9

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

Pour le Canada et les États-Unis :

MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone : 450-640-1237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays :

INTERFORUM editis
Téléphone : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 (0) 2 38 32 71 00
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse :

INTERFORUM editis SUISSE
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Commandes :
Téléphone : 41 (0) 26 467 53 33
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg :

INTERFORUM BENELUX S.A.
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec pour son programme
d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide
accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour
nos activités d'édition.

CHRISTIAN TÉTREULT

Sarah et moi

ROMAN

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Une société de Québecor Média

Avant-propos

Je m'appelle Emma Lauzon. C'est à toi que je parle.

Ne cherche pas un personnage fictif dans ta tête. Ou un lecteur imaginaire dans la mienne. Quand je dis « toi », c'est toi. Je ne sais pas qui tu es. Ni où tu es. Je ne sais pas si tu es dans ta chambre, à bord d'un autobus, assis à la bibliothèque, sur une pelouse ou un banc de parc. Tu es peut-être au bord de la mer, en vacances quelque part, à l'école. Tu es peut-être dans une maison de retraite, un chalet, un avion.

Tu as peut-être dix ans, tu en as peut-être quatre-vingts. Tu es peut-être un garçon, une fille. Tu es peut-être sensible, ou curieux, triste ou non.

La seule chose que je sais de toi, c'est qu'en ce moment tu as entre les mains un livre dans lequel je raconte mon histoire.

J'aimerais que tu te lèves et te regardes dans un miroir quelques secondes. Juste pour bien voir à qui, et de qui, je parle. Pince-toi.

Je me souviens d'avoir entendu un jour à la radio un animateur qui parlait de son métier. Il expliquait que la radio est très personnelle, c'est-à-dire qu'on n'écoute jamais la radio en groupe. On le fait seul. Ainsi, la relation entre

la personne qui parle et celle qui écoute est une relation intime. Même si cent mille personnes écoutent la même émission en même temps, le lien qui est créé demeurera personnel. Un tête-à-tête entre deux individus.

Le livre pousse encore plus loin cette idée d'intimité. Il ne peut pas en être autrement. C'est juste à toi que je raconte cette histoire, toi seule, toi seul. Au fur et à mesure que je l'écris, je n'ai en tête que toi. Comme si je t'adressais une lettre.

Merci de comprendre que ce n'est qu'à toi que je m'adresse. Ça simplifie l'exercice d'écrire, car je sais que tu pardonneras mes maladresses, mes petites fautes, mon enthousiasme parfois brouillon et mes exagérations.

Tu as beaucoup d'importance pour moi. Si tu n'es pas là, avec cet objet entre les mains et tes yeux qui suivent le chemin, mot après mot, si tu n'es pas là, fidèle comme en amitié, je n'existe pas.

Grâce à toi, je suis.

Merci et câlins.

Prologue Mon monde

J'ai quinze ans, bientôt seize, et je te raconte l'histoire d'une amitié qui ne mourra jamais.

Un jour, ma mère adoptive m'a révélé que ma famille biologique est Écossaise. Père, mère, grands-parents, aïeux, tout le monde est Écossais. Je suis rousse. Bien des gens pensent que les rousses se font toujours agacer et crier des noms. C'est vrai, mais pas tant. Bien sûr, quand j'étais petite, on m'appelait la Carotte ou la Citrouille, mais comme j'ai un caractère inventif et la parole facile, je trouvais toujours une réponse pour clouer le bec même aux esprits belliqueux.

De nos jours, on entend souvent parler d'intimidation, et quand on est rousse, on est une proie en apparence facile. Mais je n'ai jamais accepté d'être intimidée, et je ne l'ai presque jamais été. Enfin, pas souvent.

Je me suis battue une fois, juste une. J'étais toute petite et un garçon a voulu baisser mes pantalons pour faire rire les autres et pour voir si j'avais des picots sur les fesses. C'est lui qui a fait rire de lui quand il s'est retrouvé les culottes aux genoux. Tous les témoins l'ont compris alors : on laisse la rousse tranquille !

Avec le temps, tout ça a cessé, les surnoms et les remarques. Aujourd'hui, je ne changerais jamais ma couleur

de cheveux. Pour tout dire, je me trouve belle. Pour une fille de quinze ans, c'est plutôt rare. Mais que veux-tu! C'est vrai. Je suis belle.

J'ai une mère qui n'est pas ma mère et une sœur qui n'est pas ma sœur. Ma mère, qui n'est pas ma mère, s'appelle Marie-Andrée Lauzon. Ma mère n'est pas la mère de ma sœur non plus.

Nous formons un trio original.

Ma sœur, c'est Sarah. Elle a exactement mon âge, quinze ans.

Normalement, la mère de deux filles de quinze ans devrait avoir quelque part entre trente-huit et quarante-cinq ans. « Normalement », je dis bien. Maman en a soixante-quatre. Elle est en pleine forme et très énergique. Elle fait du vélo, de la course à pied et de la corde à danser. Elle donne dans la couture et crée de la bouffe comme une magicienne. Sa spécialité, c'est la soupe. Elle doit connaître dix millions de recettes de soupe. Nous n'avons jamais mangé la même soupe deux fois, et chacune était meilleure que la précédente. Elle connaît aussi l'électricité, la menuiserie, la peinture, le jardinage et la plomberie. Elle a toujours des idées originales. Elle nous a traînées partout, Sarah et moi. Elle n'a pas beaucoup d'argent, mais on ne manque de rien.

Je te raconte un peu comment on s'est rencontrées toutes les trois. Je dis « un peu » parce que ça pourrait être très long. Ce n'est pas une histoire simple.

Ma mère a eu une vie compliquée. Son père est mort alors qu'elle était petite. Je lui ai souvent demandé comment il était mort et, jusqu'à l'an dernier, sa réponse était vague. Je la sentais mal à l'aise d'élaborer. Elle nous disait

toujours qu'un jour, elle allait tout nous confier, mais pas tout de suite. L'an dernier, elle nous a finalement raconté que son père était une personne dépressive et qu'il avait décidé d'en finir avec la vie. Sarah lui a demandé comment il avait fait ça et elle a répondu que ce n'était pas important. Qu'il s'était noyé quelque part dans le Bas-du-Fleuve. Une noyade troublante. Il disait qu'il était un écrivain raté.

Dans les semaines qui ont suivi le suicide de son mari, la mère de ma mère, Janine, est partie en Inde, où elle est devenue missionnaire laïque. Ma mère ne l'a revue qu'une seule fois, longtemps après son départ. Elle l'avait rejointe dans une ville qui s'appelle Jaipur, au sud-ouest de New Delhi. Elle y est restée une semaine. Elle en a rapporté une photo que nous avons vue tous les jours de notre vie. La fameuse photo de maman et de sa mère, sur le mur du couloir. Elle est sur le même mur depuis toujours.

Maman n'a jamais revu sa mère, mais elle reçoit une lettre d'elle tous les cinq ans.

Dernièrement, elle a appris que sa mère, qui a quatre-vingt-cinq ans, était très malade. Elle serait atteinte d'une maladie qui s'apparente à l'Alzheimer.

Maman veut retourner à Jaipur avant la fin. Elle a souvent dit que Sarah et moi, on irait avec elle. Elle économise depuis, pour pouvoir payer tout ça. Ça coûte cher.

Ma mère, fille unique, a donc grandi dans des foyers nourriciers, puisque son père et sa mère étaient aussi des enfants uniques. Elle a toujours dit qu'elle a été chanceuse et qu'elle ne garde que de bons souvenirs des gens qui l'ont élevée. Surtout monsieur et madame Prud'homme, avec qui elle est demeurée pendant plus de dix ans.

Quand elle a eu quinze ans, madame Prud'homme est tombée malade et c'est sa cousine Augustine qui a gardé maman jusqu'à ce qu'elle termine ses études. Elle a étudié en sciences sociales. À sa sortie de l'université, elle a déniché un emploi dans une maison d'hébergement pour jeunes filles en difficulté, dans l'est de Montréal.

Elle y a travaillé pendant trente ans.

Aujourd'hui, elle travaille pour le gouvernement, dans le même domaine. Elle est devenue consultante. Elle est appelée à voyager un peu partout au Québec. Quand elle le peut, elle nous emmène avec elle. Dans ma vie, je n'ai pas voyagé hors du pays, mais je connais beaucoup de villes d'ici. Ma préférée, c'est Trois-Rivières.

Ma mère n'a jamais eu de mari. Elle est gaie. Elle a vécu avec Diane pendant très longtemps et Diane est décédée des suites d'un cancer du sein, quand Sarah et moi avions huit ans. Je me souviens très bien de Diane. Elle était drôle. Rousse comme moi, elle m'aimait beaucoup et me racontait toujours des histoires de rouses. Elle a été une des premières femmes policières à Montréal.

Quand elle était à l'hôpital, on allait souvent la voir. Maman y était tous les jours.

Je me souviens d'une fois où nous lui avons rendu visite alors qu'elle était tout amaigrie dans son lit. Comme elle n'avait plus de cheveux, elle s'était dessiné une moustache.

« Est-ce que j'aurais fait un beau policier ? » a-t-elle demandé pour rire.

C'est la dernière fois que nous l'avons vue.

Ma mère n'a jamais pleuré devant nous, mais elle était triste. Ça se voyait. Elle n'a plus jamais eu de blonde par la suite.

Sarah et moi, on a à peu près la même histoire. On est comme des jumelles. J'ai quatre jours de plus qu'elle. Maman a obtenu le droit de s'occuper de nous à partir du tout début. Toutes les deux avons de très jeunes mères biologiques : des adolescentes, en fait. Nous sommes nées, toutes les deux, dans des conditions similaires.

Au moment de ma naissance, ma mère biologique avait quinze ans et arrivait de Kirkcaldy, au nord d'Édimbourg, en Écosse. Elle est venue accoucher à Montréal. Elle n'aurait jamais pu me garder. Tant mieux pour moi, dans le fond. Après m'avoir donné naissance, elle est retournée à Kirkcaldy.

La mère de Sarah avait seize ans quand elle est née. Elle était autochtone. Une Assiniboine. Elle est arrivée en train d'une réserve de l'Ouest canadien, au nord de Regina, en Saskatchewan. Elle non plus ne pouvait pas garder sa fille. Ce qu'on sait, c'est qu'elle avait peur de son mari, qui la battait. Je le déteste même si je ne le connais pas.

Maman a tenté de demeurer en contact avec nos mères, sans succès. Jamais de réponse à ses lettres et appels, ni d'un côté ni de l'autre. Au début, elle ne pouvait pas nous adopter officiellement. Elle nous disait qu'un jour, il faudrait peut-être que nous la quittions, pour éviter de nous faire trop d'illusions et de nous mettre à penser qu'on resterait toujours avec elle.

C'était difficile à entendre quand nous étions petites, mais en même temps, cette situation nous a beaucoup rapprochées, Sarah et moi. On était toujours collées l'une sur l'autre. Moi je pleurais, mais pas Sarah. Sarah me consolait.

Grâce aux contacts qu'elle avait au gouvernement, ma mère a pu nous garder en foyer d'accueil chez elle. Au bout

de quelques années, l'adoption a été régularisée. Depuis ce temps, on s'est juré qu'on serait ensemble pour toujours. Et on tiendra parole.

Notre maison est ordinaire, mais c'est la plus belle parce qu'elle respire. C'est un duplex, et nous habitons le rez-de-chaussée et le sous-sol. Nous avons une toute petite cour avec un potager, où poussent surtout des tomates italiennes. Maman dit que les tomates italiennes font une meilleure sauce à spaghetti parce qu'elles sont plus charnues. Je n'y connais rien, sauf que sa sauce, je te le jure, est la meilleure de l'univers.

Le locataire d'en haut est un vieux monsieur, monsieur Robitaille. Il a à peu près soixante-quinze ans. Il est muet. Il s'est fait enlever les cordes vocales à cause de la cigarette. Il est gentil et calme et il vit avec un chien bâtard. C'est le seul chien que je connaisse qui n'a pas de nom. Monsieur Robitaille communique avec lui en tapant des mains ou en claquant des doigts. Ils sont tous les deux très gentils et font de longues marches deux fois par jour. Le chien sans nom vieillit. Il a des problèmes avec ses hanches.

Chapitre 1

Boum

Nous sommes le 23 juin, le formidable 23 juin. La première journée des vacances.

Un de nos voisins, monsieur Perazzino, est propriétaire de Mille Glaces, une crèmerie. Cet été, toutes les fins de semaine, j'irai travailler chez Mille Glaces. Je vais faire des cornets et des laits frappés, des *sundaes*, des *slotches* et des *banana splits*. Mon premier emploi. Sarah aussi travaillera chez Mille Glaces.

On a décidé qu'on allait s'ouvrir un seul et même compte en banque. On mettra tout notre argent ensemble. Quand on en aura assez, on s'achètera quelque chose de gros. Genre des billets d'avion pour un voyage, ou une auto, ou une petite cabane dans une forêt, avec un foyer pour se chauffer. On rêve aussi de faire un safari. Mais maman nous a dit que ça coûtait très cher, un safari.

Pour l'instant, c'est les vacances. L'année scolaire qui vient de se terminer a été excellente. Nous avons, toutes les deux, bien réussi notre secondaire quatre. Sauf les cours de chimie pour moi. Je ne suis pas bonne en chimie. Je trouve ça inutile et compliqué. J'aurais pu étudier un peu plus, je sais, mais j'ai tendance à paresser par bouts, surtout quand le sujet ne m'intéresse pas.

Sarah, elle, est bonne dans tout, même en chimie.

Pour commencer les vacances, on a décidé qu'on allait passer la journée à revisiter notre enfance. Retourner, pour une dernière fois, y faire un tour.

Toute la journée à ne rien faire.

Rien.

Juste être bien, toutes les deux, parler de nos projets, de nos souvenirs et de l'été qui nous attend. Nous parlerons aussi de crème glacée. Nous mangerons plein de cornets gratuitement cet été.

Alors ce matin, on s'est préparées. Maman a voulu nous aider.

– Non, m'man. On s'en occupe.

Il est 8 h 30 et on a préparé notre dîner. Je sais que ce n'est pas la préparation de l'enfer, mais on aime ça pareil. Deux sandwiches aux œufs, des cornichons amers, un sac de croustilles au ketchup, du lait au chocolat et des carrés aux Rice Krispies. Un festin.

Nous avons sorti deux chaises longues et une petite table. On s'est installées dans la cour. On a tiré nos bandes dessinées favorites de l'énorme collection de maman. Pas de romans, juste des bandes dessinées.

Et surtout pas d'iPhones!! Interdit. On les a laissés dans nos chambres.

Maman a au moins mille bandes dessinées. Pour moi, c'est Tintin. *Les Sept Boules de cristal* et *Le Temple du soleil*, je les ai lus un milliard de fois. Je les redécouvre chaque fois. Sarah a choisi quelques *Boule et Bill*. On passera la journée à retomber en enfance en lisant nos bandes dessinées. On va manger des sandwiches aux œufs et jaser. Parler. Planifier. Se jurer de s'aimer toute la vie.

Il fait beau aujourd'hui, juste assez chaud, pas trop.

Nous sommes nerveuses de commencer à travailler. Jeudi matin, nous avons rendez-vous chez Mille Glaces avec monsieur Perazzino, question de se familiariser avec notre travail. Jeudi, c'est dans cinq jours, et nous avons plein de temps, d'ici là, pour ne rien faire.

Ne rien faire : n'est-ce pas la plus formidable des choses à faire?

Yé!

Sarah et moi on a déterminé, en ce merveilleux samedi matin, que la vie est un sac de billes. C'est une autre de nos conversations secrètes.

Quand on est arrivées dans l'univers, la vie nous a donné chacune un sac de billes. Une bille est le talent, l'autre est l'intelligence, l'autre est la force. La bille suivante est la beauté, puis la patience, et la créativité. Les autres billes sont celles du courage, des craintes et des convictions.

Plein de billes. Pas les mêmes pour tout le monde.

Ce matin, on a fait un pacte. On a bien ri aussi. On s'est juré que ce pacte allait demeurer secret, entre nous deux et nous deux seulement. Nous deux et toi, c'est sûr. Même maman ne doit pas savoir. Le pacte: mettre toutes nos billes dans le même sac. Nous allons vivre nos deux vies comme si nous n'en avons qu'une. C'est une promesse sacrée, un engagement. Nous aurons une seule vie, mais une vie deux fois plus belle, plus excitante, plus enivrante.

Une vie deux fois plus remplie.

Si un jour, je perds la vue, elle verra pour moi.

Si elle n'entend plus, j'écouterai pour elle.

Si je ne marche plus, elle courra pour moi.

Ça peut te sembler déraisonnable, immature ou utopique, mais ce matin, quand nous en avons parlé, c'était, et ça demeurera, une conviction, une réalité. Notre défi. Deux cœurs, une vie. Deux corps, une vie. Deux âmes, une vie.

Puis on a eu envie de bouger.

Juste à la fin des cours cette année, maman nous a acheté, à chacune, un vélo presque neuf. Un rouge et un bleu. Nous avons déjà roulé plus de cent kilomètres. Pas d'un seul coup, bien sûr. Quelques tours ici, autour du voisinage.

On a laissé les bandes dessinées et enfourché nos nouvelles montures.

– Au moins vingt-cinq kilomètres, OK?

– Au moins...

J'ai averti maman de ne pas s'inquiéter.

– N'oubliez pas vos casques, les filles. Vos casques!

Le mien est un peu serré, mais je le mets quand même. Celui de Sarah est nettement trop serré. Grosse tête d'Assiniboine. Faudra lui en acheter un autre. Elle l'a laissé à la maison. Maman l'a vue faire. Elle crie :

– Sarah!! Ton casque!

– Il est beaucoup trop petit, il me fait mal!

– Je n'aime pas ça, Sarah!

– On ira en acheter un nouveau avant le souper, OK?

– Bon. Soyez prudentes, les filles.

* * *

C'est très difficile pour moi de t'écrire la suite. Très souffrant d'en parler. Les yeux me chauffent. Ce n'est pas une boule que j'ai dans la gorge, c'est pire.

Pire que tout.

La tête me tourne.

J'ai eu une idée. Une idée bête. C'est mon genre. Depuis, je pense juste à mourir. J'ai de la difficulté à respirer, je ne peux plus manger. Je suis défaite. Je te raconte, mais s'il te plaît, ne me juge pas. Je le fais moi-même. Je suis une parfaite imbécile. Une idiote. Une malheureuse imbécile qui ne veut plus vivre.

Dans le voisinage ici, il y a plein de côtes et de petites rues. C'est un territoire intéressant où faire du vélo. Facile en descendant, difficile en remontant. Ça aide à garder la forme.

Pour rendre la balade plus drôle, j'ai suggéré à Sarah :

– Laisse-moi être tes yeux!

– Qu'est-ce que tu dis?

– Laisse-moi être tes yeux. Tu pédales juste devant moi, avec les yeux fermés, et je te guide. Je vais te dire de te tasser à droite, ou à gauche, de ralentir, d'aller plus vite, d'arrêter. Fais-moi confiance. Tu as juste à pédaler et à suivre mes directives. Après, ce sera ton tour, tu seras mes yeux.

– Tu es folle ou quoi?

– Es-tu *game*?

– Oui. On commence?

Sarah a fermé les yeux. Tout s'est super bien déroulé au début. Même que j'ai dû lui dire d'arrêter de rire. Quand on rit, on entend moins bien.

– Arrête de rire, Sarah!

Elle a cessé, elle s'est calmée.

Devant une pente descendante je lui ai dit de ralentir, de ne pas pédaler, de se laisser aller avec une main sur les freins. Elle l'a fait. Juste derrière moi, une auto en haut de la pente venait vers nous, je l'ai dit à Sarah.

– Attention, Poca, il y a une auto qui vient derrière.

Je l'appelle souvent Poca, comme dans Pocahontas. Elle m'appelle Fifi Brindacier ; c'était une petite fille rousse espiègle dans une très vieille émission de télé.

Sarah s'est retournée pour voir, elle a ouvert les yeux, bien vu la voiture, s'est un peu tassée vers la droite. C'était plus prudent. Ce n'était pas tricher. Une fois la voiture passée, elle a repris le jeu.

C'est là que c'est arrivé.

Comme Sarah s'était retournée pour voir l'auto, j'ai cru, parce que je suis conne, qu'en ramenant la tête devant, elle n'avait pas refermé les yeux. Alors, je ne lui ai plus rien dit, j'ai arrêté mes indications.

Tout en bas de la pente, un gros camion à benne était stationné. Tu sais, les camions qui transportent la neige l'hiver et la terre l'été? Le camion était garé à droite.

Comme on était dans une pente, Sarah ne pédalait plus, mais elle allait quand même très vite. Je voyais bien qu'elle se dirigeait vers le camion, mais je pensais qu'elle le faisait exprès.

Elle a foncé dessus. Je lui ai crié :

– Sarah !!! Tourne!! Tourne!!

Ça a fait boum.

Un boum qui résonne encore dans ma tête.

Elle a frappé la boîte du camion avec son visage et est tombée par terre. J'ai arrêté de respirer. Je suis descendue de mon vélo en roulant, me suis éraflé les genoux et me suis foulé une cheville. J'ai couru vers elle, j'étais sans connaissance moi-même.

J'étais ailleurs. Ma tête tournait, la scène était irréelle.

– Es-tu correcte!!!? Es-tu correcte!!!? Sarah !!

Son vélo était sous le camion. Je lui ai tourné le visage, elle avait les yeux fermés et le visage tout en sang, son beau visage coupé partout. Sa tête était fendue. Sa belle tête.

Le cœur voulait me sortir du ventre.

J'ai couru tout de suite à la maison juste en face, donné des coups de poing dans la porte de toutes mes forces. Une jeune femme est venue m'ouvrir. Les yeux exorbités, elle m'a demandé ce qui se passait... J'étais en pleine crise.

– Ma sœur a eu un accident!! Juste ici, en face!! Appelez l'ambulance!! Appelez la police!! Elle saigne!!

La jeune femme m'a regardée sans rien faire pendant quelques secondes, complètement soufflée, sous le choc.

– Elle est où, ta sœur?

– Appelez l'ambulance!!

– Elle est où ta sœur?!

– Elle est juste là, en face, elle est en train de mourir, je suis sûre, appelez l'ambulance!! Elle a la tête défoncée, elle est pleine de sang!!

– Je suis infirmière, laisse-moi voir!

– Appelez l'ambulance, s'il vous plaît!! Tout de suite!!

Elle a appelé Urgences-Santé sans même avoir vu Sarah. Puis elle est sortie pour aller la voir.

Pauvre Sarah.

La dame a tout de suite constaté que je n'exagérais pas. Sarah ne réagissait à rien.

– Elle respire, elle respire. Son cœur bat.

Je voudrais bien te dire comment je me sentais à cet instant, mais j'en suis incapable. Je ne m'en souviens pas. Je vois ma sœur, mon amie, ma personne préférée. Je la vois étendue dans la rue, derrière un camion, tout ensanglantée. Il y a une large fente sur son front.

La dame est vite rentrée, puis est revenue avec quelques débarbouillettes et de l'eau dans une chaudière. De l'eau froide. Elle a lavé délicatement ma sœur.

Je regardais tout ça, incapable de réagir, je ne pleurais même pas. J'étais ailleurs. Je n'y croyais pas.

La dame m'a adressé la parole. Je ne comprenais pas ce qu'elle me disait. Elle a répété. Je lui ai dit :

– Je ne le sais pas.

Elle m'avait demandé où j'habite.

J'ai voulu prendre Sarah dans mes bras, je ne pouvais pas la laisser là, étendue sur l'asphalte. La dame m'a dit de ne pas la bouger, qu'il valait mieux attendre les ambulanciers. Elle m'a prise dans ses bras.

– Je l'ai tuée ! J'ai tué ma sœur !

– Non, non, arrête, elle respire. Elle n'est pas morte.

– Elle saigne. Sa tête est cassée.

L'ambulance jaune d'Urgences-Santé est vite arrivée. Les ambulanciers ont découpé le chandail de Sarah et l'ont couchée sur une civière. Il y avait un homme et une femme. La femme m'a demandé ce qui s'était passé. Je lui ai dit que Sarah avait foncé dans le camion par ma faute. Elle m'a demandé aussi où je demeurais.

– Pas loin.

– As-tu appelé tes parents ?

– J'ai juste une mère. Pas de père. Ma sœur, ma sœur...
Est-ce qu'elle va mourir ?

– Faut appeler ta mère.

– Je veux ma sœur.

– Faut appeler ta mère, donne-moi le numéro...

L'ambulancière, trop occupée auprès de Sarah, a demandé à la dame infirmière qui était venue la première au

secours de Sarah d'appeler maman. Maman a voulu me parler, mais je n'étais pas en état. C'est ce que la dame infirmière, elle s'appelle Julie Duplessis, lui a dit. Elle lui a expliqué ce qu'il en était et lui a proposé de se rendre à l'hôpital Sainte-Croix, qu'on allait y être dans quelques minutes.

L'ambulancière a posé un masque d'oxygène sur le visage de Sarah, maintenant elle s'affaire auprès d'elle. Pendant ce temps-là, je lui tiens la main. Dans l'ambulance, elle a toutes sortes de branchements sur elle. Un sérum.

– Est-ce qu'elle va mourir ?

– Calme-toi, calme-toi, on arrive à l'hôpital, une équipe de médecins l'attend. Calme-toi.

– Est-ce que Sarah va mourir ?

– Pour l'instant, elle respire et son cœur bat bien. Calme-toi.

Ma tête va exploser.

Ce que nous nous sommes dit ce matin, ça tient. Si Sarah meurt, je pars avec elle. Cette pensée m'obsède. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas la laisser seule.

Il fait si beau dehors.

Une journée idéale.

Je suis dans l'ambulance qui file à toute allure et la sirène crie. Toutes les autos devant se tassent. Sarah n'a pas ouvert les yeux. Je lui tiens toujours la main et je lui dis que je suis là et que je resterai avec elle peu importe ce qui se passera, je lui dis que c'est elle qui décide de notre chemin. Cette fois, c'est moi qui ai les yeux fermés et c'est Sarah qui me guide. Je lui parle dans ma tête. Elle m'entend, c'est sûr.

– Je te suivrai partout, Sarah ma sœur. Partout. Ne t'inquiète pas. Je suis là pour toujours.

* * *

Au moins cinq personnes nous attendaient à notre arrivée à l'hôpital. Je ne sais pas qui elles sont. On a immédiatement transporté Sarah à la salle d'opération et une infirmière nous a conduites, Julie Duplessis et moi, dans une petite salle juste à côté. Tous ces gens, je ne sais pas ce qu'ils font.

Je continue à parler à Sarah.

Ils ont rasé une partie de sa tête. Sa belle tête.

Maman est arrivée. Je me suis jetée dans ses bras et j'ai recommencé à pleurer.

– J'ai tué Sarah. C'est moi, maman, c'est moi qui ai tué Sarah! C'est ma faute! J'ai tué ma sœur!

– Arrête, Emma! Arrête de dire ça!

Je lui ai raconté comment ça s'est passé, entre mille sanglots. J'étais embrouillée. Maman s'est présentée à Julie Duplessis. Puis Julie est repartie chez elle. Elle a dit à maman qu'elle préférait nous laisser seules. Maman l'a serrée dans ses bras, moi aussi, et elles se sont donné leurs numéros de cellulaire.

– Appelez-moi, si vous trouvez le temps. Je suis de tout cœur avec vous. Courage.

Maman et moi sommes restées dans les bras l'une de l'autre et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

* * *

Une fois de temps en temps, une infirmière vient nous voir pour nous dire ce qui se passe dans la salle. Elle est rassurante.

– Le cœur de Sarah bat bien et elle respire correctement, nous dit-elle. Son pouls est normal, sa pression aussi. Elle est dans le coma.

Je regarde maman.

– Un coma, ça veut dire qu'elle est sans connaissance.

L'infirmière ajoute :

– Oui. Elle est bien vivante, mais elle ne répond à aucun stimulus. Rien. Mais elle est vi-van-te. Aucun organe vital ne semble avoir été touché gravement. Même pas le cerveau. Il a subi une bonne secousse, mais il est encore bien fonctionnel. Il y aura beaucoup d'autres examens. Vous pouvez rester ici, mais ce sera long. Vous pouvez aussi retourner chez vous et vous reposer. C'est votre choix...

– Je veux rester ici.

– Parfait. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, laissez-le-moi savoir, je reviendrai vous voir.

L'infirmière retourne en salle d'opération. Le calme revient.

Je suis catastrophée. Maman veut savoir ce qui s'est passé, en détail. Je lui raconte tout ce dont je me souviens.

– C'est ma faute, maman.

– D'abord, non, ce n'est pas ta faute. Ce n'était pas l'idée du siècle, ma chérie, mais c'est certain que mille jeunes ont déjà fait ça avant... La vie a juste décidé que cette fois, ça allait se terminer comme ça.

– Se terminer ? Tu veux dire que c'est fini, que la vie de Sarah est finie ? C'est ce que tu veux dire ?

– Votre escapade à vélo s'est terminée comme ça, pas la vie ! Juste votre escapade. Ta sœur a la tête dure, tu le sais. Pas question d'abandonner. Mais on doit patienter. Voir ce

**NOUS ALLONS VIVRE NOS DEUX VIES COMME SI NOUS
N'EN AVIONS QU'UNE. PLUS QU'UNE ENTENTE: UNE PROMESSE
SACRÉE, UN ENGAGEMENT. NOUS AURONS UNE SEULE VIE,
MAIS UNE VIE DEUX FOIS PLUS BELLE, PLUS EXCITANTE, PLUS
ENIVRANTE. UNE VIE DEUX FOIS PLUS REMPLIE.**



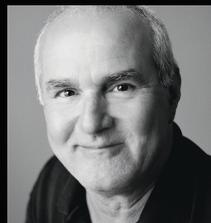
Emma vient d'Écosse. Sarah, d'une tribu autochtone du nord de la Saskatchewan. Elles se sont rencontrées dans la pouponnière d'un hôpital de Montréal – leurs mères, jeunes adolescentes, étant contraintes de les abandonner. Travailleuse sociale de carrière, Marie-Andrée les a adoptées. Elles sont devenues des sœurs aimantes, aussi différentes qu'inséparables.

Un jour de leurs 15 ans, un accident bête et tragique vient bouleverser leur vie: Sarah sombre dans un profond coma. D'abord effondrée, Emma comprend que, loin d'être terminée, sa relation avec Sarah prend une tournure d'abord mystérieuse, puis intense et profonde. Leur vie ne sera plus jamais banale. Les gens et les événements, passés, présents et futurs, hors des limites de l'espace et du temps, leur ouvriront des chemins imprévus et imprévisibles...

Immobile et inconsciente dans son lit thérapeutique, Sarah, par le rêve, emmènera sa sœur dans des territoires fabuleux, terrifiants, envoûtants. Les deux sœurs exploreront un monde qui dépasse toutes limites, mais dont les assises sont toujours les mêmes: l'amour et l'amitié.



CHRISTIAN TÉTREAULT se définit d'abord comme un mari et un père, ce qui ne l'a pas empêché de mener plusieurs carrières de front. Surtout connu comme animateur, chroniqueur et éditorialiste de sport, il est aussi concepteur et rédacteur pour la télévision. Il est l'auteur de sept livres, dont *Histoires de sport* et les best-sellers *Je m'appelle Marie* et *Trois fils et un ange*, tous parus aux Éditions de l'Homme.



© OLIVIER HANIGAN

ISBN 978-2-7619-4589-9



9 782761 945899